Document généré le 26 avr. 2025 15:22

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La brique

François Hébert

Volume 30, numéro 4 (178), août 1988

URI : https://id.erudit.org/iderudit/31621ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Hébert, F. (1988). La brique. *Liberté*, *30*(4), 66–75.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

COMÉDIE

FRANÇOIS HÉBERT

LA BRIQUE

J'allais sortir de ma caverne quand une brique tomba sur mon seuil et se brisa en deux. C'est qu'on venait, vous vous en souviendrez, de démolir la dernière cheminée de la cimenterie Miron; les explosifs avaient projeté un de ses fragments fort haut et loin, jusque chez moi. D'aucuns eussent vite compris d'où venait le projectile, et classé l'affaire. Moi pas, vous pensez bien! J'y vis un signe.

Ce devait être un avertissement. On me conseillait de rester chez moi. N'était-ce pas clair? On me prévenait. Mais qui était-ON? Les dynamiteurs? Le gouvernement? Le cardinal Boudedieu? Madame Fernande? Mon inconscient? Et que faire, qui consulter? Appeler la police? Joe Clark? Douglas Léopold? La parenté? Amnistie internationale? Un taxi? Janette Bertrand? La régie de la loterie? Les pompiers? La météo? Les Mormons? Alliance Québec?

Le signe s'adressait à moi, sans aucun doute. Une brique qui tombe sur votre seuil n'est pas pour le voisin. Encore qu'on puisse opposer à cet argument, mince comme tous les arguments, le cas de la lettre adressée au voisin mais que le facteur dépose malencontreusement dans votre boîte; remarquez que si cela se produit, cela ne veut pas moins dire quelque chose, et peut-être que la lettre qui est adressée à votre voisin renvoie, par une sorte de déplacement métaphoriquement métaphorique, à une *autre* lettre (que vous-même devez recevoir, sinon envoyer vous-même à quelqu'un: ami, amante, collègue, journal...).

Mais la brique signifiait-elle vraiment un avertissement? S'agissait-il seulement d'un signe? Toute réalité signifie-t-elle? Ne s'agissait-il pas plutôt d'une vulgaire brique, d'un matériau muet, d'un insignifiant bloc chu ici par hasard, bref d'une *chose*? Certes elle était la lointaine conséquence d'un acte, le résidu d'un geste vraisemblablement sensé; mais rien en soi qui donnât à penser ou à s'émouvoir. Et à vrai dire, nulle personne raisonnable n'eût poussé plus loin la réflexion (sinon la rêverie) sur la brique descendue là devant l'huis de mon antre, se contentant de l'explication matérielle: on avait démoli la cheminée et une brique était retombée là. Où était le mystère?

En ce temps-là, j'avais des opinions assez tranchées et qui eussent fait de moi un borné (et qui me firent paraître tel) si ces opinions que j'avais (ou qui m'avaient) n'eussent été souvent contradictoires, ce qui me garantissait passablement contre la sclérose de l'esprit, mais m'empêchait généralement de savoir ce que je pensais vraiment au sujet de moi que ce fût. Et puis j'étais affreusement angoissé.

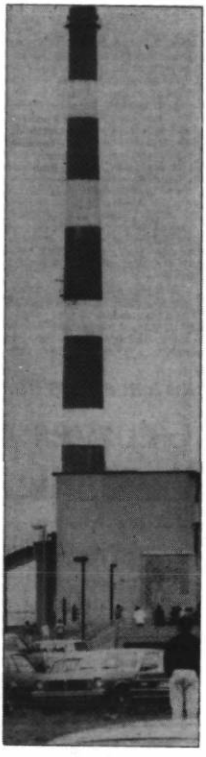
Par exemple, la *réalité* m'écœurait. C'était sans doute la réalité telle que la télé nous la transmettait qui me donnait de l'acné... Ou alors la réalité avait été ingrate à l'égard des quelques petits livres que j'avais commis, jamais lus par les gens importants de *Spirale* ou de *Lettres québécoises*... Ou encore, quand je pensais à la réalité, je revoyais ma lamentable histoire conjugale, avec ses marginalia... Ou bien c'était que je vieillissais et que je comptais moins de buts au hockey... Allez savoir! D'où mon séjour ici, avec Ig, dans notre caverne. Aussi, les symboles m'attirèrent bien vite, eux qui promettaient de latents royaumes, des voyages loin de la terre, voire en son occulte centre, l'évasion en un mot, loin du réel, ce gruau, cette colle, ce morne magma, ce faux ciel. Le réel me répugnant, je cherchai toujours *autre chose* dans chacune de ses manifestations; je savais pourtant qu'on ne quitte pas plus facilement le réel que sa propre peau. Toutefois, je m'obstinai. En l'occurrence, une brique ne pouvait pas être une simple brique: il fallait, tenez-vous bien, qu'elle me parlât! Comment d'ailleurs ne pas l'entendre hurler encore, ma brique!

Tendez l'oreille: écoutez-la tomber sur la grande pierre plate qui me tient lieu de perron et se briser, ouvrir démesurément sa mâchoire et cracher, comme des dents, quelques éclats, et puis souffler, comme des mots, d'âcres volutes de poussière ocre!

N'allez pas croire que la réalité ne m'intéressait pas! Je sais très bien qu'il n'y a rien d'autre! Mais la réalité n'est pas ce qu'elle paraît. Tout est symbole. De plus grands philosophes que moi l'ont affirmé, prouvé, éprouvé même. Tout est dans les rapports, les proportions, les formes, les miroirs. Tout est relatif. Or il y en a qui prennent les choses pour des choses; pis encore, qui prennent les mots pour des choses et les idées pour des substances. Ce sont des ondes, les idées, comme la musique. Comme les émotions, les couleurs. Les idées sont les mouvants échos des choses, elles sont des mouvements, comme dans une symphonie. Pareillement, les choses ont leur partition.

J'ai l'air de me contredire. Ça tombe bien, vu que je me contredis probablement. Tentons d'être plus clair. Qu'est-ce que l'esprit? Qu'est-ce que la matière? Prenons deux maçons. Il se trouve des gens pour qui les choses sont platement des choses; ces gens les manipulent en toute bonne conscience, les dites choses, comme fait un maçon avec ses briques. Ne demandez pas au maçon d'avoir des théories sur l'ipséité de ses briques ou sur leur quiddité! La plupart des gens sont comme ce maçon. Ce maçon peut être un bon maçon, là n'est pas la question; le problème, c'est qu'il dort. Un autre maçon, en construisant une maison, travaille parallèlement à s'initier à soi-même et au sens de ce qu'il fait, à s'éveiller en un mot. On l'appelle souvent *franc*, ce maçon. Qu'on me comprenne bien: fi des dogmes, maçons ou autres! Notez que ce second maçon peut être très mauvais comme maçon, ou mauvais initié, c'est-à-dire pas initié du tout; et ses briques lui tomberont sur la tête quand sa maison s'écroulera.

J'étais toujours planté là, devant le seuil, à ne savoir si je devais sortir ou rentrer. Alors j'entendis à la radio qu'on demandait au cardinal Boudedieu son avis sur la démolition de la cheminée.



— Bien solide, la cheminée de monsieur Miron a cependant été mal pensée, puisqu'elle a fini par vicier l'air de la ville. Les constructeurs avaient-ils voulu polluer le seul ciel? En ce monde, et il n'y en a pas d'autre, il n'y a qu'un ciel, et c'est la terre, ciel compris. D'où l'erreur. Laquelle? On ne peut séparer en ce bas monde le ciel et la terre, qui communiquent. Et vos fumées, mécréants, finissent par vous retomber dessus. Conclusion: cessez de fumer, bande de niochons! Et lisez les poètes, Miron par exemple...

Je trouvai un peu simple la pensée de Boudedieu, qui se cantonnait dans un immanentisme écologico-réaliste. Avec une touche d'humour certes, et certes pleine de bon sens. Ces derniers temps, il devait être inquiet, le cardinal, car ses ouail-

les fréquentaient avec moins d'assiduité son église laïque; les plus fidèles mouraient déjà, d'autres refroquaient, les plus jeunes riaient en lisant dans leurs manuels scolaires qu'il y avait eu au Québec une révolution tranquille... Le cardinal Boudedieu venait en outre de perdre son principal contradicteur, son frère ennemi, l'humaniste Pantagruel Belleau. Le ciel de Boudedieu allait-il lui retomber sur la tête? Sûrement, s'il était faux. Et il était faux, car c'était *un ciel réaliste*, une paradoxe utopie, comme l'église laïque, la révolution tranquille, la souveraineté association, le conservatisme progressiste et autres inepties de l'esprit.

Dans le faux ciel du cardinal Boudedieu, vous trouviez tous ceux qui avaient le sens du concret, du réel, du matériel, bref le *bon* sens et qui s'exprime souvent mieux en anglais. C'était un ciel proprement renversant: les élus n'y montaient pas, ils en revenaient, comme d'une mauvaise blague. C'était des sortes de parachutistes. Ils ne travaillaient jamais qu'à cela, à revenir sur terre. Et quand ils descendaient sur la terre mais arrivaient en pleine campagne, alors nos paras n'avaient de plus pressant et stressant souci que d'arriver en ville. Enfin parvenus dans le saint des saints, c'est-à-dire à l'angle, disons, des rues Peel et Sainte-Catherine, les voilà aux anges, levant des yeux secs vers l'ancien ciel et s'emplissant voluptueusement les poumons d'anhydride sulfureux, rêvant d'y travailler et de gagner assez d'argent pour s'acheter une maison à la campagne. Leurs rêves sont instrumentaux, intéressés, orientés, utiles, rentables. Les rêves leur servent; au lieu que nous, Ig et moi, les rêves, nous les servons. Comme nous pouvons.

Pour les réalistes, paradoxalement grands lecteurs de romans, la vie n'était pas un rêve. Ni un cauchemar du reste. Elle n'était à peu près rien. Elle était une sorte de chaos qu'ils ordonnaient. Dans son célèbre sermon sur l'art, le cardinal Boudedieu n'avait-il pas avancé que l'art était une «tentative de donner un sens à la vie»? J'avais failli me laisser prendre à cette logique («maîtres chez nous!» lance l'homme à Dieu...) quand Ig s'était esclaffé:

— Mais c'est au contraire la vie qui donne un sens à l'art

quand elle s'intéresse à lui!

En fin de compte, Boudedieu aura été un réaliste émérite, comme le critique J. Lemarcotte, grand connaisseur du réalisme littéraire et admirateur inconditionnel des œuvres et des pompes du cardinal; ensemble, ils auront eu les quatre pieds sur terre.

Ig s'occupait à un casse-tête qu'il essayait de faire, qu'il avait placé à l'envers, c'est-à-dire l'image contre la table. Question de voir derrière l'image, j'imagine. Ig a ses mystères. Comme c'est moi qui le lui avais offert, je savais que le casse-tête représentait l'arcane XVI du tarot, où l'on voyait un éclair foudroyer une tour et démanteler ses murs. Une pièce du casse-tête tomba au sol; je la rendis à Ig.

— Merci. Ah! c'est un fragment de l'éclair! Pour en revenir à tes moutons, Hébert, on comprendra que la cheminée qui croule symbolise la fin des illusions des années soixante.

— Manifestement.

Il rassembla plusieurs pièces du coup, puis releva son museau et dit:

— L'ère historico-technocratico-nationalo-socialo-électrico-coïto-athéo-macramo-référendo-téléviso-unanimo-cocorico-réaliste n'aura pas duré trente ans... C'est bref pour une ère. Mon espèce est bien plus vieille!

— Mais très en retard...

— Sache, Hébert, que mon espèce évolue très lentement. En tout cas, elle est encore là. L'humaine, je mettrais pas ma patte au feu qu'elle sera encore vivante dans vingt ans...

J'aidai un peu Ig à son casse-tête. Je n'avais pas envie de sortir de la caverne si c'était pour rentrer dans la réalité et tomber sur quelqu'un comme le cardinal Boudedieu qui se sentait dans la réalité comme un poisson dans l'eau, qui était toujours au courant de tout et savait quoi en penser, c'est-à-dire rien, tout en renvoyant dos à dos tous ceux qui d'une façon ou d'une autre s'étaient mouillés.

Soudain, je songeai que la brique tombée sur mon seuil pouvait ne pas avoir le sens social que je croyais avoir décelé; et, comme si j'avais moi-même inventé de toutes pièces la

cimenterie Miron et la révolution tranquille et leur fin conjointe, je me mis à me sentir vaguement coupable et à intérioriser toute l'affaire et à me demander si tout ça ne renvoyait pas, banalement, à des complexes à moi, à des tares personnelles, à des affects, refoulements, transferts, inhibitions, déjections ou projections ou autres.

Par hasard à ce moment précis se profila dans l'ouverture de la caverne la silhouette du grand spécialiste du souscrit, Jean Sigmund Larose. Me cherchait-il? J'allai à lui, naïf, dans l'espoir qu'il m'aide à répondre à mes questions et à résoudre mon dilemme (sortir ou pas). Il m'écouta, puis un sourire de commisération orna son visage poupin:

— Ça va aller mieux, sussurra-t-il.

Et Jean Sigmund Larose poursuivit son chemin, se disant: «castration, régression, beaucoup d'impensé, aucun travail, normal que le pauvre voie apparaître une brique devant le vagin où il vit, brique qui n'est autre qu'un pénis coupé signifiant que le ventre de sa maman lui est indécidablement plaisir et douleur, un refuge à la fois permis et interdit. Quant à nous, allons plutôt faire de la plongée sous-marine et ramasser nos chers coquillages le plus loin possible des souffreteux intellectuels québécois, ergoteurs égrotants, égocentriques, lépreux de la raison, âmes malingres...» Et Jean Sigmund Larose, à force de fulminer, devint incandescent et se fondit dans le rose du couchant comme un flamant, échappant ainsi aux prédateurs éventuels, et disparut.

Ma brique, quelle tuile! Je finis par me dire qu'il devait, comme on dit par chez nous, me manquer un bardeau. Obsessive brique, maudite sois-tu! Devant ce satané objet, je n'avais pas le raffinement d'un Ponge, sa concision, son respect de la matière. Je me trouvais plutôt devant la lézarde de Léonard de Vinci, ici démésurément ouverte entre les deux morceaux de ma brique, m'autorisant de ce gouffre pour imaginer des mondes. Or j'arrivais bien mal à quitter ma propre vie, mon petit pays et mes contemporains. Et à vrai dire, je n'arrivais plus à rien du tout; je restais toujours là, immobile, ne sachant si je devais sortir ou pas de ma caverne, prostré

comme le héros de John Barth au début de *The End of the Road*, coincé dans un étrange étau qu'un Lewis Carroll même n'eût pas réussi à desserrer.

Je me résumai: le fait que la brique était tombée devant ma porte avait un double sens, indécidable: ou bien on me déconseillait de sortir, la brique symbolisant métonymiquement un *mur*; ou bien, par sa brisure qui équivalait manifestement à une brèche dans le mur, à une ouverture par laquelle on pouvait passer, à une *porte* en somme et qui redoublait l'autre, un peu comme la culture fait avec la nature, par là donc, on m'invitait à passer au travers, à quitter ma caverne et à aller dans le monde. Ce monde où d'ailleurs j'allais, si l'anecdotique peut aider à résoudre mon dilemme, avant que cette brique superfétatoire n'apparaisse et me retarde et compromette finalement l'allocution que j'allais prononcer devant le club Kiwanis local que présidait Jean Galopin, allocution qui devait porter sur le thème de la solitude et qui commençait ainsi:

«La comédie, c'est les autres. Ces derniers sont partout: ceux que vous aimez, ceux qui vous aiment, vos ennemis, les connaissances, le facteur, une jolie passante, la famille, le patron, vos morts, la voix à la radio, cette tête dans la glace... Ils sont toujours là. Quand ce n'est pas l'un, c'est l'autre. Les autres, ils sont très nombreux; sur terre, tous les jours, il s'en fabrique des milliers. Ils pullulent. Même quand vous fermez les yeux pour dormir, ils vous apparaissent; même quand vous dormez vraiment, ils vous hantent. Essayez de vous en passer! Vous échouerez.

Moi par contre, j'ai réussi à me débarrasser des autres. Ceux-là, souvent je les ai regardés; jamais je n'ai pu concevoir ni sentir qu'ils pensassent, ni même souffrissent, malgré les airs qu'ils se donnaient, le front dans la main, la larme à l'œil... Oui, moi, je suis parfaitement seul et heureux...»

Ig m'arrêta.

— Tu mens comme tu respires.

Penser ne me réussissant guère, je songeai qu'il valait mieux agir. Il y aurait *de l'action*! On verrait ce qu'on verrait!

Je fonçai. Je sortis. Mais dehors, c'était pareil. Qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, dehors n'était qu'une sorte de vaste caverne. Et j'eus vite fait de rentrer. L'ennui me gagna. Je sortis encore, rentrai de nouveau. Ces voyages me lassèrent. J'atteignis le bout du rouleau, la limite, le bord de la falaise. Plus rien ne m'intéressa.

C'est dans une telle situation qu'un humain sera tenté par le Diable. Ig l'incarna en me suggérant de téléphoner à mon ami Big Rapace, un psychanalyste d'origine apache. Lui dire à moi «allo!» puis:

— Toi venir me voir, me parler; moi t'écouter; toi devoir savoir vie à moi être folie et moi mordre parfois gens dans canots car moi malade aussi; moi te prévenir que moi vouloir guérir en te soignant autant que soigner toi en me soignant pour que toi guérir aussi; nous palabrer; ensuite moi changer nom de toi mais pas nom à moi et puis publier nos palabres à Lutèce. OK?

Je m'imaginai dans le cabinet du docteur Big Rapace. Il s'avançait vers moi; il avait le bec recourbé de l'aigle, il avait faim de moi. Mais je me faisais léger, fictif, ludique, hypothétique, caricatural. Si léger que j'étais bientôt emporté dans les airs comme Cyrano de Bergerac. Et dans la lune, j'avais des visions franchement comiques que je ne relaterai pas ici. Cela dura un certain temps. Depuis belle lurette, Big Rapace avait raccroché.

— Il y en a, dit Ig qui achevait son casse-tête, qui vont chez un psy pour fantasmer; toi, ton fantasme, c'est d'aller chez un psy.

— Je rêve d'être fou!

Je me mis à gesticuler, mimant les transes d'un aliéné, et dans un faux mouvement je renversai la table d'Ig, et son casse-tête se défit. Alors mon iguane redevint sauvage et il allait me sauter dessus, la gueule béante, quand je me réveillai.

Se réveiller comme ça en fin de texte: un vieux truc, je le concède. Vous aurez donc deviné que j'avais rêvé tout ce qui précède.

Le facteur sonnait. Il n'y avait pas de brique devant mon logis. Il y avait le journal avec une photo de la cheminée que vous savez à la une. Le facteur avait une lettre pour le directeur de *Liberté* que j'étais encore, je m'en souvins en me frottant les yeux, lettre dans laquelle l'ami Godbout, pilier de la revue depuis bientôt trente ans, m'annonçait sa démission. Réellement, j'en fus triste.